

# PLUS



## EXPIATION AUTRICHIENNE

Isabelle Hachey PAGE 3

### AUSCHWITZ, 60 ANS APRÈS

# Une plaie toujours ouverte

Il y a eu d'autres camps d'extermination. Pourtant, le nom d'Auschwitz incarne à lui seul toute l'horreur de l'Holocauste. Une horreur qui, 60 ans plus tard, a gardé toute son actualité. Et pas seulement pour ceux qui y ont personnellement survécu.



AGNÈS GRUDA

Le 18 janvier 1945 était une belle journée d'hiver, froide et ensoleillée. Le matin, une rumeur s'est répandue dans le camp: les nazis allaient dynamiter Auschwitz avant l'arrivée de l'Armée rouge, dont les tirs se faisaient entendre au loin depuis plusieurs jours.

Comme des milliers d'autres prisonniers, Mayer Schondorf, 15 ans, a quitté le camp à pied avec ses chaussures percées, son uniforme rayé et une casquette.

La colonne de détenus s'est mise en marche dans l'air glacial, gardée par les SS qui tiraient au moindre faux pas. Ils laissaient derrière eux 7000 survivants qui n'avaient pas la force de prendre la route.

Cette « marche de la mort » durera cinq jours. Un jour, un coup de vent a fait s'envoler la casquette de Mayer. Nu-tête à 20 degrés au-dessous de zéro, c'était la mort assurée.

Depuis quelque temps, un homme marchait à côté de l'adolescent,

l'encourageant à tenir bon, à avancer toujours. Sans hésiter, cet homme est sorti du rang pour ramasser une casquette sur un corps effondré au bord du chemin.

« Je ne connaissais même pas son nom. Pourtant, il m'a sauvé la vie, en risquant la sienne. » Soixante ans plus tard, Mayer, qui a par la suite émigré à Montréal où il a longtemps dirigé une fabrique de vêtements pour enfants, s'étonne encore de ce geste de bonté, un des nombreux miracles qui lui ont permis de survivre jusqu'à la fin de la guerre.

« Je n'en reviens pas d'être ici, dans mon salon, en train de vous raconter cette journée que je me rappelle si vivement », dit-il.

Né dans une petite ville de Slovaquie, dans une famille de commerçants juifs, Mayer est arrivé à Auschwitz en novembre 1944. Rasé, désinfecté, tatoué — il porte encore au bras son matricule B14276 — il a failli travailler dans des mines de charbon dont à peu près personne n'est revenu.

Mais le hasard lui a fait croiser des habitants de son village, grâce à qui il a trouvé du travail à la buanderie du camp, où il a pu bénéficier de la « protection » de prisonniers plus anciens.

Sa femme, Rena, une Juive polonaise de Cracovie, doit elle aussi la vie à un miracle. Arrivée à Auschwitz le dernier automne de la guerre, elle croyait avoir connu le pire à Plaszow — ce camp de concentration immortalisé par *La Liste de Schindler* et dirigé par un psychopathe qui s'amusait à tirer sur les prisonniers depuis son balcon.

#### AUSCHWITZ EN CHIFFRES

##### Les victimes :

On estime qu'environ 1,1 million d'hommes, de femmes et d'enfants, juifs dans 90% des cas, ont été exterminés par les nazis entre 1940 et 1945 dans les camps Auschwitz-Birkenau. Parmi les autres victimes on compte :

- 85 000 Polonais non juifs
- 20 000 Tziganes
- 15 000 citoyens d'URSS

##### Les survivants :

60 000 prisonniers ont été évacués d'Auschwitz par les nazis dans les terribles « marches de la mort » avant l'arrivée des troupes soviétiques. La majorité sont morts pendant la marche. Lorsque l'Armée rouge est arrivée à Auschwitz, elle y a trouvé 7000 survivants, trop malades pour avoir pu être évacués. À l'hôpital du camp, on trouve aussi 200 enfants vivants, des jumeaux gardés à des fins d'expérimentation par le sinistre Dr Mengele.

##### Montréal

Après la guerre, Montréal a accueilli 30 000 rescapés de l'Holocauste, soit le plus gros groupe après Israël et New York. Ils ne sont plus que 7000.

##### Les objets

Une commission soviétique mise sur pied après la découverte du camp y a recensé :

- 348 820 vêtements d'hommes
- 836 255 vêtements de femmes
- 38 000 paires de chaussures d'hommes
- 7000 kilos de cheveux emballés dans des sacs prêts pour expédition.

#### AUSCHWITZ EN DATES

**1<sup>er</sup> mai 1940** : Rudolf Hoss, nouvellement nommé directeur d'un camp de concentration dans la ville polonaise d'Oświęcim (Auschwitz en polonais), arrive sur les lieux accompagné d'une poignée de SS.

**14 juin 1940** : Arrivée d'un premier contingent de 728 prisonniers, pour la plupart des Polonais non juifs, étudiants et soldats.

**Mars 1941** : Après une visite à Auschwitz, Himmler ordonne la construction d'un nouveau camp, Birkenau, à quelques kilomètres du camp principal. Il ordonne aussi l'agrandissement du camp principal et la construction, par les prisonniers, d'une fabrique de caoutchouc synthétique à Monowitz.

**Mars 1942** : Les premiers convois de juifs arrivent à Auschwitz. Ils viennent de Pologne et de Slovaquie. Les premières chambres à gaz entrent en fonction.

**Juillet 1942** : Pour la première fois, les juifs qui arrivent à Auschwitz subissent une sélection en débarquant du train. D'un côté, ceux qui sont aptes à travailler. De l'autre, ceux que l'on destine aux chambres à gaz.

**6 août 1942** : Les responsables du camp ordonnent la collecte des cheveux. Les prisonniers sont rasés de la tête aux pieds.

**7 octobre 1944** : Révolte des membres du Sonderkommando, les prisonniers qui travaillent dans les crématoires.

**Novembre 1944** : Destruction des chambres à gaz.

**18 janvier 1945** : Les nazis évacuent Auschwitz.

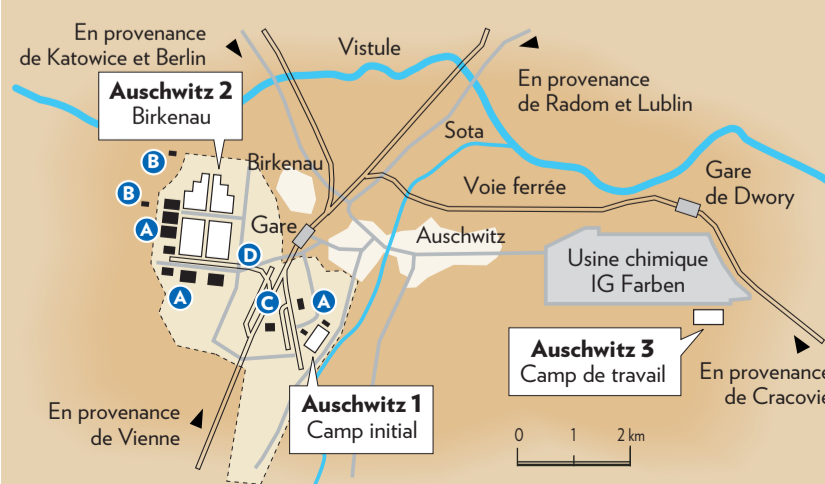
**27 janvier 1945** : Arrivée des soldats soviétiques.



› Voir **AUSCHWITZ** en 2



#### AUSCHWITZ 2 – BIRKENAU



- 1 Entrée principale du camp pour les déportés
- 2 Rampes de débarquement
- 3 Crématoire 2
- 4 Crématoire 3
- 5 Crématoire 4
- 6 Crématoire 5
- 7 Première chambre à gaz provisoire, dite « Bunker 1 »
- 8 Seconde chambre à gaz provisoire, dite « Bunker 2 »
- 9 Dépôt de biens pris aux victimes, dit « le Canada »
- 10 Sauna central
- 11 B1 A et B (camps des femmes)
- 12 B2 A (quarantaine)
- 13 B2 B (camp des familles)
- 14 B2 C et D (camp des hommes)
- 15 B2 E (camp des Tziganes)
- 16 B2 F (hôpital)
- 17 B3, partie du camp en construction, dite « le Mexique »
- 18 Baraquements SS

A Crématoires et chambres à gaz  
 B Chambres à gaz provisoires  
 C Rampes de débarquement  
 D Entrée principale du camp pour les déportés

## PLUS

## DES OH! ET DES BAH!

La chronique ironique qui voit et entend tout...

## DES CHIFFRES QUI PARLENT

40 %

C'est le pourcentage des habitants de notre planète qui n'ont pas accès à de simples latrines.

30 secondes

Un enfant africain meurt de malaria toutes les 30 secondes.

800 millions

C'est le nombre de personnes dans le monde qui se couchent le soir en ayant faim. Une personne meurt de faim toutes les 3,6 secondes.

## ICI ET AILLEURS

OTTAWA  
Les gais aux champs

Au moment où le débat sur la reconnaissance juridique des mariages entre conjoints de même sexe fait rage au pays et où certains craignent que cela ouvre la porte à la polygamie, le chef du Parti conservateur, Stephen Harper se déclare en faveur de cette dernière option, mais seulement... entre un taureau et les vaches. « Ça, c'est bon pour l'industrie du bœuf », a-t-il affirmé à Montréal cette semaine en faisant allusion aux difficultés que connaît cette industrie depuis près de deux ans.

MILWAUKEE  
Les devoirs, au poteau!

Un élève du Wisconsin qui devait faire des devoirs pendant l'été a décidé d'intenter une poursuite contre sa commission scolaire et ses professeurs. Pehr Larson, 17 ans, devait effectuer du travail scolaire pendant l'été dans le cadre d'un programme enrichi. Mais ces obligations scolaires lui ont gâché les vacances. « Cela m'a donné beaucoup de stress à la maison et dans mon travail d'été », a expliqué le jeune homme. Dans sa poursuite, qu'il intente avec son papa, il réclame l'interdiction absolue de tout devoir scolaire estival au Wisconsin. Estival seulement?

OSLO  
Perdu dans la traduction

La presse norvégienne est en état de choc : un signe de la main par lequel les Texans saluent une équipe sportive locale représente un signe satanique dans ce pays nordique. Le signe consiste à brandir la main avec deux doigts, l'index et l'auriculaire, levés et formant ainsi deux cornes — signe populaire chez les groupes heavy metal norvégiens pour évoquer Satan. C'est le signe qu'a fait une des jumelles Bush en voyant passer les Texas Longhorns jeudi à Washington. « Un salut choquant de la part de la fille de Bush », s'est indigné en manchette un journal norvégien. L'histoire a fait tant de vagues qu'un autre journal a dû faire les précisions qui s'imposaient le lendemain.

## ILS, ELLES ONT DIT...

## Mystique

« Si cet enfant est né, c'est aussi par la volonté de Dieu. »

—Adriana Iliescu, la Roumaine âgée de 67 ans qui a mis au monde une fillette à la suite d'une fécondation in vitro.

## Déterminée

« Dans notre monde, il reste des postes avancés de la tyrannie, et l'Amérique est au côté des peuples opprimés sur chaque continent... à Cuba, en Birmanie, en Corée du Nord, en Iran, en Biélorussie, et au Zimbabwe. »

— Condoleezza Rice, nouvelle secrétaire d'État aux États-Unis.

## EN HAUSSE... EN BAISSÉ



## &gt; JOSEPH STALINE



La Ville de Moscou planifie l'érection d'une statue en l'honneur de Staline, qui a disparu des rues de la capitale russe après la chute du communisme. Son retour en grâce va de pair avec le rétablissement d'autres symboles soviétiques.



## &gt; JEAN CHAREST



Il jure n'avoir pas vu venir le tollé face à la décision de financer à 100 % les écoles privées juives. Si ça continue comme ça, il n'en aura pas de statue, lui.



## &gt; ARNOLD SCHWARZENEGGER



Il vient d'autoriser sa première exécution de condamné à mort et mérite ainsi pleinement son titre de Terminator.



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE

Rena et Mayer Schondorf, deux rescapés des camps nazis, se sont rencontrés à Montréal après la guerre.

## Auschwitz, 60 ans après : une plaie ouverte

AUSCHWITZ  
suite de la page

Mais Auschwitz, c'était la fin du monde. D'abord le train à bétail, puis les phares crus sur les quais, les cris, les chiens qui aboient. Puis une douche — une vraie, mais très froide — et une séance chez le barbier qui a entrepris de la raser. Entièrement : les cheveux, les aisselles, le pubis, tout. « C'est là que j'ai craqué, je suis devenue hystérique. » Devant ses lamentations, le barbier a préservé une toute petite touffe de cheveux au sommet de sa tête, sa toute dernière parcelle d'humanité.

## « La vie est par là »

Puis il y a eu les appels : deux, trois fois par jour, debout dans le froid, attendre qu'on ait fini de tenir le compte des prisonniers. Un jour, une femme s'est jetée sur les barbelés et a été abattue à bout portant : son corps a été placé à côté des prisonniers, il devait lui aussi être compté.

Ce que Rena se rappelle surtout, c'est la boue d'Auschwitz, une gadoue gluante, qui collait tellement aux sabots des prisonniers qu'ils avaient de la peine à soulever les pieds. Et de cette sélection où la jeune femme et sa mère allaient être classées du « mauvais » côté, quand une kapo a cru les reconnaître et les a poussées vers un train qui partait vers un camp de travail. « Elle a dit : « La vie est par là » et elle est disparue. Je ne l'avais jamais vue auparavant », raconte Rena.

Pourquoi ? Soixante ans après leur libération, Rena et Mayer sont toujours hantés par des questions sans réponse. Comment une étincelle de bonté peut-elle jaillir ainsi au milieu d'un enfer sans nom ? Mayer montre deux photos de classe. Soixante élèves qui fréquentaient son école en Slovaquie. « Je suis le seul à avoir survécu. Je n'étais ni plus fort ni plus malin que les autres. Pourquoi ? »

Entre 1939 et 1945, six millions de Juifs sont morts dans la plus vaste entreprise d'extermination de masse de l'histoire humaine, dont plus d'un million à Auschwitz, ce complexe concentrationnaire qui abritait deux camps de travail, Auschwitz I et 3, et un camp d'extermination, Birkenau.

Pour Rena et Mayer, et pour les autres survivants, le cauchemar est toujours vivant, inscrit sur leur chair en chiffres d'encre. Mais collectivement aussi, l'Holocauste reste toujours vivant. Cette année, le prix Renaudot de la littérature a été attribué à *Suite française*, dont l'auteure, Irène Nemirovski, une Juive ukrainienne émigrée à Paris, est morte à Auschwitz en 1942.

Le film allemand *La Chute*, qui raconte la fin d'Hitler, suscite des débats passionnés : peut-on, oui ou non, dépendre le responsable d'un tel génocide comme un être humain ? Un autre film récent raconte le sort que Hitler a fait subir aux homosexuels, victimes moins connues de son délire meurtrier. Et les historiens débattent encore de ce que les alliés savaient et ignoraient sur les camps, et des raisons pour lesquelles ils ne les ont pas bombardés quand ils auraient pu le faire.

Jusqu'aux conservateurs du musée d'Auschwitz qui se disputent le sort des cheveux humains trouvés dans le camp et qui sont exposés



Rena Schondorf (à gauche) avec sa grand-mère, sa sœur (à droite) et un cousin qui n'a pas survécu à la guerre.



Mayer Schondorf peu de temps avant de se retrouver à Auschwitz.

aux visiteurs. Jaunis par le temps, ils auraient besoin d'un traitement de conservation. Mais des voix réclament qu'on cesse de montrer ces restes humains, pour préserver la dignité des victimes. Le débat n'est pas tranché.

## Histoire vivante

L'histoire d'Auschwitz « s'écrit au présent », constate Annette Wieviorka, historienne française qui vient de publier le premier ouvrage français sur ce camp de la mort, *Auschwitz, 60 ans après*.

Pourquoi donc Auschwitz refuse-t-il obstinément de devenir une affaire classée ? « Parce que l'histoire d'Auschwitz nous concerne tous », répond l'historienne.

## « C'est là que j'ai craqué, je suis devenue hystérique. »

Auschwitz n'était pas le seul camp d'extermination nazi. Plusieurs raisons expliquent, selon M<sup>me</sup> Wieviorka, que ce soit précisément lui qui symbolise aujourd'hui toute l'horreur du génocide. C'est là qu'il y a eu le plus de victimes, c'est là qu'on a eu la machine d'extermination la plus perfectionnée, c'est à Auschwitz qu'il y a eu le plus de survivants pour raconter ce qui s'y est passé.

« Mais Auschwitz, c'était aussi le camp où l'on envoyait tous les Juifs d'Europe », signale l'historienne. Il y a eu relativement peu de Juifs polonais, ceux-là allaient dans d'autres camps, comme Treblinka ou Majdanek. Avec ses Juifs français, hongrois, néerlandais, grecs, italiens, Auschwitz était une

véritable société des nations. « C'était le camp le plus européen », dit M<sup>me</sup> Wieviorka.

Autrement dit : dans chacun des pays dont les citoyens ont été un jour parqués dans des trains en direction de la Pologne, il y a eu des examens de conscience à faire. Et cela a pris du temps.

## Les tabous

Lorsque Auschwitz a été complètement évacué par les Russes, les Polonais des villages voisins ont fouillé les lieux pendant des jours, à la recherche d'objets de valeur. Un épisode auquel le musée d'Auschwitz ne fait nullement allusion, constate M<sup>me</sup> Wieviorka.

« Les Polonais n'aiment pas en parler parce que ça touche l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, c'est normal, personne n'aime montrer son pays sous un mauvais jour », explique M<sup>me</sup> Wieviorka.

L'histoire d'Auschwitz a fait l'objet de tabous plus troublants encore. Le premier musée qui a été inauguré en 1967, 12 ans après la fin de la guerre, n'identifiait les victimes que par leur nationalité : polonais, slovaques, hongrois, néerlandais. Nulle part on n'y mentionnait que 90 % des victimes étaient juives. Ces plaques commémoratives n'ont été corrigées qu'en... 1995.

Cette année-là, on commémorait le 50<sup>e</sup> anniversaire de la libération de ce camp qui, tant pour les Polonais que pour les Juifs, est un symbole de martyre national. Les visions étaient tellement inconciliables que l'on a dû tenir deux cérémonies séparées.

Depuis, « les Polonais ont fait un travail semblable à celui de la France et de l'Allemagne » dans la perception de leur attitude face à l'extermination des Juifs, note M<sup>me</sup> Wieviorka. Aussi, cette année, il y aura une seule cérémonie, avec un représentant juif, et un autre polonais. Et même, pour la première fois, un Tzigane. Les Tziganes ont eux aussi été massivement exterminés par les nazis, mais on a mis du temps à reconnaître cette réalité.

L'histoire d'Auschwitz continue à se découvrir ainsi, couche par couche. « Encore l'an dernier, nous avons reçu des témoignages de survivants qui n'ont jamais parlé de ce qu'ils avaient vécu », dit Ann Unger, directrice du Centre commémoratif de l'Holocauste de Montréal.

Comme le disait récemment Imre Kertész, écrivain hongrois Prix Nobel 2002, lui-même rescapé des camps, 60 ans après, la plaie d'Auschwitz est toujours ouverte.



PHOTO MARTIN TREMBLAY. LA PRESSE

Tout aurait dû séparer Christian Ruepp et Walter Absil, à commencer par l'âge : le premier a 26 ans, le second 80. Les deux hommes se sont liés d'amitié au Centre commémoratif de l'Holocauste de Montréal où M. Ruepp, Autrichien, est venu faire un stage, un « devoir de mémoire ». M. Absil, Juif autrichien, s'est pour sa part réfugié à Montréal il y a plus d'un demi-siècle.

Un rendez-vous annuel au Centre commémoratif de l'Holocauste de Montréal

# Expiation autrichienne

Chaque année, une poignée de jeunes Autrichiens troquent l'uniforme contre la tuque et le foulard. Renonçant au service militaire obligatoire, ces objecteurs de conscience viennent faire leur service civil... au Centre commémoratif de l'Holocauste de Montréal. Un devoir de mémoire. Et une expiation.



ISABELLE HACHEY

Au fil des mois, une sincère complicité a germé entre Walter Absil et Christian Ruepp. Aussi évidente, à les voir rigoler ensemble, que réjouissante. Tout les sépare, pourtant. Le premier, Juif autrichien de 80 ans, s'est réfugié à Montréal il y a plus d'un demi-siècle, après l'extermination de sa famille à Auschwitz. Le second, Autrichien de 26 ans, fait un stage au Centre commémoratif de l'Holocauste de Montréal (CCHM). Un « devoir de mémoire », dit-il. Et une sorte d'expiation.

Christian Ruepp est un *gedenkdiener* : littéralement, un serviteur de la mémoire. Comme d'autres avant lui, le jeune homme a choisi de passer 14 mois à classer des documents d'archives, traduire des lettres rédigées en allemand et cataloguer les objets du musée du CCHM, sis chemin de la Côte-Sainte-Catherine, plutôt que de faire son service militaire de huit mois, obligatoire en Autriche.

Le programme, financé en majeure partie par Vienne, vise à montrer que l'Autriche, qui a longtemps éludé son passé nazi, assume désormais ses responsabilités à l'égard de la Shoah. « Pour les Autrichiens, c'est un poids terrible, inimaginable », explique M. Ruepp. « Jusqu'aux années 80, on ne voulait même pas y penser. Mais, pour éviter que de telles horreurs ne se reproduisent, nous devons en préserver la mémoire. »

« Les stagiaires sont des jeunes, ils ne sont coupables de rien », souligne le créateur du programme, le politologue Andreas Maislinger, joint par téléphone en Autriche. « Ils ne sont pas coupables, mais ils partagent un sentiment de responsabilité envers les crimes commis contre les Juifs dans notre pays. »

Longtemps, les Autrichiens se sont dits les « premières victimes » d'Adolf Hitler, refusant plus ou moins d'admettre que bon nombre d'entre eux avaient aussi perpétré des crimes contre les Juifs, ajoute M. Maislinger, qui a mis près de 15 ans pour convaincre Vienne d'adopter son programme, en 1992. Le politologue s'est inspiré d'un programme semblable établi en Allemagne peu après la guerre. Depuis 12 ans, donc, l'Autriche subventionne chaque année le séjour d'une quarantaine de jeunes objecteurs de conscience à l'étran-

ger. Au lieu de se retrouver dans des casernes, ces volontaires optent pour des institutions juives établies partout dans le monde — de Montréal à Israël, en passant par Los Angeles et Paris. L'intégration des premiers stagiaires à Montréal, en 1997, n'a pas

**« Les stagiaires sont des jeunes, ils ne sont coupables de rien (...) mais ils partagent un sentiment de responsabilité envers les crimes commis contre les Juifs dans notre pays. »**

été sans mal. C'est que plusieurs bénévoles du CCHM ont eux-mêmes survécu à l'Holocauste. Inévitablement, se faire jeter des stagiaires germanophones dans les pattes en a rendu quelques-uns nerveux, amers, voire suspicieux. « Au début, des survivants estimaient que l'Autriche tentait de se blanchir avec ce programme, et ils ne pouvaient pas l'accepter », raconte M. Absil. Avec le temps, toutefois, les stagiaires ont réussi à les convaincre de la pureté de leurs intentions. Ils ont séduit même les plus réticents.

**Vérité et réconciliation**  
C'est un peu comme si une mini-commission Vérité et Réconcilia-

tion avait lieu très discrètement à Montréal, qui compte la plus grande communauté de survivants de la Shoah au monde après Israël et New York. Mais pour apprivoiser ces rescapés de terribles atrocités, les stagiaires doivent bien sûr ménager les sensibilités. Ce n'est pas

toujours évident. Ils avancent en terrain miné. « Il faut éviter la couleur jaune dans toutes les publications du musée, à cause de l'étoile jaune » qui servait à identifier les Juifs pendant la guerre, explique, dans un courriel, Lothar Bodingbauer, qui a fait un stage à Montréal en 2000. « Il faut aussi éviter certains mots, comme sélection (les Juifs étaient sélectionnés par les nazis pour être déportés), et ne pas se fâcher quand un survivant refuse de s'adresser à vous en allemand même si vous savez que c'est sa langue maternelle. »

Les politiciens, aussi, font des efforts de réconciliation. Le 20 octobre, le président israélien Moshe

Katsav a été le tout premier chef de l'État hébreu à se rendre en Autriche. La visite a réchauffé les relations entre les deux pays, en brouille depuis quatre ans. En février 2000, le parti d'extrême droite xénophobe de Jörg Haider était en effet entré au pouvoir à Vienne, dans une coalition avec les conservateurs. En guise de protestation, Israël avait rappelé son ambassadeur.

À la même époque, M. Haider s'était bizarrement invité au mariage de la fille d'un rabbin orthodoxe de la région de Montréal, une visite-surprise au cours de laquelle le leader controversé avait l'intention de visiter le CCHM... qui lui a claqué la porte au nez. « Il était venu ici pour des raisons politiques, pour prouver au monde qu'il n'était pas vraiment antisémite. On n'avait pas voulu être mêlés à ça », raconte Walter Absil, membre du conseil d'administration du CCHM.

M. Absil, qui situe le berceau de l'Holocauste dans sa « belle ville de Vienne » (Hitler y a fait ses études), estime que l'Autriche d'aujourd'hui n'est plus du tout antisémite, et ce malgré les succès électoraux de M. Haider. En fait, croit-il, ce sont surtout les tirades anti-immigration du leader populiste qui ont fait recette, pas son antisémitisme larvé. D'ailleurs, le parti de M. Haider a perdu des plumes, bien qu'il conserve sa place au sein du gouvernement de coalition.

**« Mon grand-père était nazi »**  
Ainsi, l'Autriche s'est débarrassée du virus antisémite. Elle reconnaît les erreurs du passé. Mais pour les *gedenkdiener*, le processus de réhabilitation doit aller plus loin. « Mon grand-père était nazi, écrit M. Bodingbauer. Ce stage était une chance unique pour moi d'apprendre l'autre version de l'histoire : celle des persécutés. Écouter les témoignages des survivants, boire un café avec eux, vivre avec eux, tout cela a constitué une expérience qui influencera le reste de ma vie. »

« Je suis né en 1978, je ne suis pas coupable, mais en tant qu'Autrichien, je dois assumer la responsabilité des crimes de mon peuple, résume Christian Ruepp. Il est impossible de racheter une si grande faute, mais on peut reconnaître ce qui s'est passé, et le regretter, même si les regrets sont insuffisants. C'est un petit symbole. »  
À voir le sourire de M. Absil, on peut conclure que, cette année encore, la commission Vérité et Réconciliation montréalaise a atteint son objectif.

# SÉRIE LA RUÉE VERS LE DIAMANT 2. AU QUÉBEC DE FORER

## Petite misère pour une anomalie géologique

Prospecteur de diamants. Ça se place bien dans une conversation, surtout au Québec où la chose est rare. La réalité quotidienne est toutefois moins *glamour* que le titre. Elle est faite de mouches noires, de solitude et d'un travail incessant.

Or, c'est justement ça le vrai plaisir : chercher quelles que soient les conditions, encore plus peut-être que trouver, apprend-on dans le deuxième volet de notre série sur les diamants.



LOUISE LEDUC  
MONTS OTISH

« Je vous ai apporté les journaux, les gars ! » annonce Harold Desbiens, chef géologue de l'entreprise Dios, à son arrivée au campement.

L'hydravion a finalement pu se poser sur la rivière Eastmain, à quelque 300 kilomètres au nord de Chibougamau, après avoir été encerclé d'orages tout au long du vol.

Géologues, échantillonneurs, hommes de camp et pilote d'hélicoptère accueillent tout sourire l'équipée, convaincus que c'est enfin la cuisinière promise qui leur tombe du ciel. Erreur sur la personne.

Sous une pluie battante, l'hydravion est vite déchargé : l'épicerie, les journaux, les barils d'essence pour l'hélicoptère du site.

L'hiver dernier, la neige avait détruit toutes les installations.

« Pendant un mois, j'ai campé à l'indienne », raconte Euclide Duquette, ancien prospecteur qui s'est joint à Dios pour goûter encore à l'aventure du diamant.

Au moment de notre visite, c'était encore loin d'être le grand luxe. Les cinq ou six cabanes avaient l'air au bord de l'écroulement et il a fallu beaucoup de temps pour que l'endroit ait finalement un peu de gueule.

Un confort minimal, une cuisine peu gastronomique, et quand ce n'est pas le froid de canard, c'est la nuée d'insectes. À quoi bon toute cette petite misère au quotidien ? Quelle est donc déjà cette probabilité de trouver du diamant ? Ne s'ouvre-t-il pas, au mieux, qu'une seule mine par an au pays, toutes roches confondues (or, fer, etc.) ?

« C'est sûr que c'est plaisant de trouver, mais ce qui l'est encore plus, c'est de chercher », explique Robert Gagnon, géologue responsable du projet. Ce n'est pas un travail. C'est une passion. »

Et comment. Dans la cabane qui tient lieu de cuisine, le chef géologue déroule la carte d'exploration et tous se mettent à causer kimberlites, anomalies géologiques,

mouvements des glaciers, chimie des métaux indicateurs. Tous, ils s'emballent, tous ils rêvent à un lac de Gras québécois, à une découverte semblable à celle qui fait aujourd'hui la prospérité des Territoires du Nord-Ouest.

### Une course sans fin

Bien sûr, le travail est dur physiquement. Encore l'an dernier, pour les petites mines *juniors* comme pour les grandes multinationales, l'exploration du diamant passait d'abord par un pic et une

### Ne s'ouvre-t-il pas, au mieux, qu'une seule mine par an au pays, toutes roches confondues ?

pelle. Oubliez la grande mine à ciel ouvert, on est encore loin du compte. On en est toujours ici à creuser des trous dans la terre, quantité de trous, puis à forer dans les secteurs qui se révèlent intéressants.

De la grosse, grosse ouvrage, quoi. « Toute la journée, c'est la

course, résume Robert Gagnon. L'hélicoptère, que l'on paye à l'heure, nous dépose quelque part sur le site. On creuse le trou, vite, on charge l'échantillon de 20 kg dans l'hélicoptère, qui nous dépose ensuite ailleurs. On court comme cela toute la journée, avec pour seules pauses ces moments où l'hélicoptère va faire le plein. »

Vite, vers l'heure du dîner, ils s'envoient une boîte de Chef Boyardee derrière la cravate et c'est reparti jusqu'à la fin de la journée.

Et le soir ? « On *panne* de l'or, pour le plaisir, enchaîne M. Gagnon. Il y a une mine abandonnée tout près. »

Ajoutez à ce cocktail les caprices de la météo, qui font que vous vous demandez si vous pourrez repartir à la maison le jour prévu ou une semaine plus tard. Voilà comment les géologues deviennent zen ! « Une année, on travaillait au nord de LG4 et le ravitaillement ne s'est pas rendu. On a mangé du brochet bouilli pendant quatre jours », se souvient Harold Desbiens, sans nostalgie aucune.

« Je me souviens, moi, de cette tempête qui m'a laissé dans le

### LE DIAMANT CANADIEN EN CHIFFRES

> Une industrie de 1,7 milliard au Canada.

> La production de diamants en 2003 s'est élevée à 11,2 millions de carats, soit plus du double qu'en 2002.

> Les Amérindiens représentent environ le tiers de la main-d'oeuvre dans l'industrie du diamant.

> Les coûts d'aménagement d'une mine de diamants peuvent être cinq fois plus élevés que ceux d'une mine de métaux.

> Pourquoi un diamant coûte-t-il cher ? Une proportion toute simple explique la chose : à la mine Ekati, dans les Territoires du Nord-Ouest, on extrait chaque jour 12 000 tonnes de kimberlite. Tout ça pour à peine 2,4 kg de diamants !

bois pendant trois jours, à dormir dans un abri de branches de sapin et à marcher 17 kilomètres dans la neige, sans bouffe », renchérit Robert Gagnon.

Mais il y a pire encore, poursuit M. Gagnon. Il y a surtout l'ennui qui vous prend quand le mauvais temps vous confine au camp pendant des jours et des jours. « À un moment donné, tu n'es plus capable de jouer aux cartes. »

### COURRIEL

Pour joindre notre journaliste [louise.leduc@lapresse.ca](mailto:louise.leduc@lapresse.ca)



Chercher du diamant, c'est travailler au pic et à la pelle, comme en témoignent Pietro Costa et Robert Gagnon, en plein travail de prise d'échantillons sur le site d'exploitation de Dios.



Être géologue sur le terrain, c'est souvent accepter de vivre dans le bois, loin de tout luxe. Ici, une photo du camp Dios, dans les monts Otish.

### DES DIAMANTS À L'ÎLE BIZARD ?

En 1966, quatre étudiants en géologie de l'Université McGill découvrent des cheminées kimberlites dans l'île Bizard, près de Montréal. Ils jalonnent le site, sur lequel se trouvent déjà des résidences secondaires et un terrain de golf. Quand ils verront que des piquets avaient été placés à leur insu sur leur terrain par les géologues en herbe — qui l'avaient cependant fait en toute légalité, les droits miniers achetés du gouvernement leur permettant même d'explorer les terrains privés —, les résidents piquèrent une colère noire. Dans son ouvrage *Barren Lands*, le journaliste Kevin Krajick raconte que les explorateurs se firent bloquer le chemin par des voiturettes de golf et que des chiens de garde étaient régulièrement mis à leurs trousses. La seule vraie cheminée kimberlitique se trouvait finalement sur le terrain de golf. Des tonnes de roches ont été envoyées à Johannesburg pour analyse et les résultats furent décevants : il n'y avait dans tout cela que 10 diamants microscopiques, pesant au total 0,537 carat. C'est ainsi que l'île Bizard a pu rester l'île Bizard...

Louise Leduc

## Prospecteurs du dimanche s'abstenir !

LOUISE LEDUC

Dans les monts Otish, on raconte que, dans la forêt, les ours se sont passés le mot. À savoir qu'il ne ferait plus bon, à la nuit tombée, de prendre d'assaut la cafétéria du camp d'exploration de diamant d'Ashton Mining-Soquem. Qu'un grand fil barbelé, électrifié un peu après le souper, est capable d'une décharge de 10 000 volts. Que ça ne tue pas son ours, mais que ça lui hérise le poil pour quelques jours.

C'est le camp d'exploration cinq étoiles des monts Otish. Une vraie cafétéria, avec de la vraie nourriture. Internet. Quatre lignes téléphoniques. Quatre-vingts chaînes de télévision. Des salles de billard. Et, oui, de vraies toilettes et de vraies douches.

C'est là, en un seul coup d'oeil, toute la différence du monde entre une coentreprise comme celle-ci

(formée d'Ashton, un groupe de l'Ouest canadien et de la Société québécoise d'exploration minière), qui a bénéficié d'un financement de 18 millions pour la seule année 2004, et une mine *junior* typique

### Malgré l'éloignement qui complique tout, c'est quand même « le paradis du géologue ».

aux moyens plus limités, mais qui pourrait tout aussi bien tomber sur le Klondike si elle a eu le flair — et la chance ! — d'acheter la bonne parcelle de terrain.

Tout ce luxe du camp Ashton-Soquem a été importé, aéroporté — jusqu'au bulldozer arrivé en pièces détachées par la voie des airs.

Chibougamau est à 350 kilomètres, Mistissini à 250 kilomètres. Seulement pour l'année dernière, il a fallu transporter en avion 500 tonnes d'équipement et de car-

burant et 600 tonnes de roches. C'est dire que l'exploration du diamant, dans les monts Otish, ce n'est pas l'affaire des prospecteurs du dimanche.

Un village a beau avoir été créé

de toutes pièces au nord du nord, au milieu de nulle part, il peut tout aussi bien disparaître du jour au lendemain. « Dans la région, si un incendie de forêt se déclare pendant l'été, personne ne viendra l'éteindre, note Ghislain Poirier. La forêt brûle et c'est tout. Il y a deux ans, le feu s'est approché à 15 kilomètres du camp Emmanuel. On a évacué et tout laissé derrière, mais heureusement le site a été épargné. »

Malgré l'éloignement qui com-

plique tout, c'est quand même, foi de Ghislain Poirier, « le paradis du géologue ». Qu'on en juge : pas d'épINETTES en vue, aucun obstacle, que du tapis de mousse de caribou qui donne l'impression de marcher sur un nuage.

L'hiver, par -40° ou -50°, le travail ne cesse pas, au contraire. C'est le moment d'installer sa foreuse sur les lacs gelés et de sonder leurs profondeurs sans subir l'action dévastatrice des nuées de mouches noires qui font partie intégrante du travail pendant l'été.

### LA RUÉE VERS LE DIAMANT

- 1> Des mines polaires
- 2> Au Québec de forer
- 3> Le coeur de l'empire

Faites-nous part de vos réactions à [commentaires@lapresse.ca](mailto:commentaires@lapresse.ca)

# SÉRIE LA RUÉE VERS LE DIAMANT

## 2. AU QUÉBEC DE FORER



PHOTO LOUISE LEDUC, LA PRESSE ©

Vue aérienne du camp d'exploration Ashton/Soquem, dans les monts Otish.

# Le Québec dans la ligne de mire des investisseurs

La Belle Province fait saliver les investisseurs, qui rêvent d'y découvrir des diamants nombreux et de grande taille. L'exploration coûte cher et les résultats sont souvent décevants. Mais parfois, aussi, on tombe sur une pierre de 2,9 carats, qui vous fait oublier toutes les petites misères.

LOUISE LEDUC

Les trappeurs cris traquaient tranquillement l'ours, l'orignal et le castor dans les monts Otish lorsque, à la fin de 2001, les hélicoptères et les hydravions se sont multipliés dans le ciel. La ruée vers le diamant venait d'être lancée. « C'était la folie furieuse, évoque Patrick Houle, géologue au ministère des Ressources naturelles du Québec, à Chibougamau. Jamais on n'avait vu au pays plus folle ruée, même dans les plus belles heures de l'or. En trois mois, 52 000 titres miniers étaient achetés, couvrant une superficie de 250 kilomètres sur 100 dans les monts Otish. »

M. Houle compare cette épopée à une bataille navale nouveau genre. Un clic, un « claim » : les parcelles de territoires — 46 \$ par « claim » de 54 hectares au sud — s'achetaient par Internet, avec carte de crédit. Juniors québécoises et canadiennes, multinationales du diamant, simples spéculateurs cliquèrent allègrement.

« C'était l'époque des grands secrets. Quand nous croisions un rival dans le bois, nous lui disions : *Je cherche de l'or et du cuivre*, ou alors : *Il n'y a vraiment rien ici* », raconte Harold Desbiens, géologue en chef chez Dios.

Ce qui provoqua cette folle ruée ? La découverte par Ashton Mining, à l'automne 2001, de kimberlites,

c'est-à-dire des roches dans lesquelles peuvent se trouver des diamants.

« Le potentiel des monts Otish s'est révélé au moment même où les prix de l'or, du plomb, du cuivre et du zinc étaient à leur plus bas, évoque Robert Gagnon, chargé de projet pour Dios. Il fallait trouver autre chose et le diamant est arrivé à point nommé. »

Le Québec est certes présent sur le terrain, par l'intermédiaire de la Société québécoise d'exploration minière (Soquem) et par des entreprises minières d'ici. Les vrais gros acteurs, actionnaires majoritaires d'entreprises canadiennes ou partenaires de premier plan sur le terrain, restent toutefois les multinationales De Beers (associée à la québécoise Dios) et Rio Tinto (associée à Ashton Mining).

Domage ? Peut-être, mais c'est inévitable. L'étape de l'exploration gobe à elle seule de 50 à 100 millions, « et dans les Territoires du Nord-Ouest, la mise en production de chaque mine a coûté au moins un milliard. Pas une seule entreprise junior ne peut assumer de telles frais », résume Robert Gagnon, chargé de projet pour Dios.

### Patience...

La mine Ekati, dans l'Ouest, a mis 18 ans avant d'ouvrir, relève le géologue Brooke Clements, vice-prési-

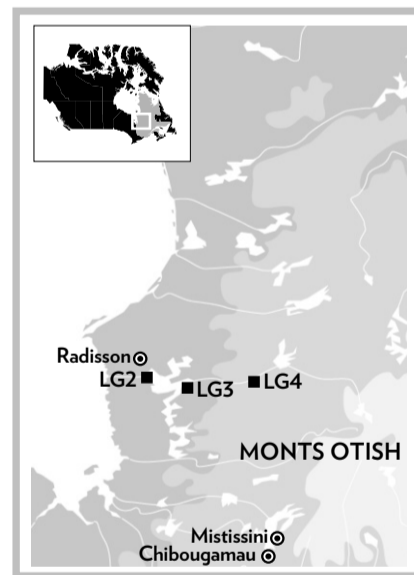
### UNE USINE À MATANE

Le premier ministre Charest a annoncé, en juin dernier, la création du Centre canadien de valorisation du diamant. La transformation du diamant génère huit fois plus de retombées que l'extraction. À cet égard, le groupe belge Diarough doit ouvrir cette année une usine de taille à Matane.

dent d'Ashton (Exploration). « Au Québec, nous explorons depuis 1995 et, dans le meilleur des cas, advenant de spectaculaires découvertes, une mine pourrait ouvrir dans cinq ans. C'est cependant là un scénario hautement optimiste. »

Car ce n'est pas tout que de trouver des kimberlites diamantifères. « Avec l'or, il suffit de trouver une bonne veine, signale Ghislain Poirier, directeur adjoint de l'exploration à la Société québécoise d'exploration minière. Dans le diamant, il nous faut non seulement de fortes teneurs, mais surtout de gros diamants. »

Alors, la coentreprise formée à parts égales par Ashton Mining et la Soquem fore, fore et fore encore : pas moins de 635 tonnes de roches ont été extraites du sol en 2004, aéroportées



tées vers LG4, puis transportées par camion vers des laboratoires ontariens. Tout ça dans l'espoir qu'il s'y trouve au total 300 carats. Six cents trente-cinq tonnes de roches extraites et aéroportées pour à peine 60 grammes de diamant au final. À peine la grosseur d'un oeuf.

À terme, après la récolte d'énormes volumes et d'échantillons suffisamment représentatifs, le verdict final tombera d'un grand diamantaire européen, d'Anvers ou d'ailleurs, qui viendra confirmer que le diamant

moyen vaut 50 \$ du carat, ou 100 \$ ou 1509 \$. C'est là, et pas avant, qu'Ashton Mining, comme la centaine d'entreprises dans les monts Otish en train de mener le même exercice, sauront si l'ouverture d'une mine serait rentable ou pas.

En attendant, Ashton/Soquem se montre toutefois encouragé par l'analyse de l'un de ses derniers échantillons, dans lequel se trouvait un diamant de 2,9 carats. Cette découverte portait à 28 le nombre total de diamants d'une taille supérieure à 0,5 carat récupérés dans l'essai Renard.

### Une autre mini-ruée

Pendant ce temps, certains rêvent déjà de plus gros, ailleurs...

D'autres encore continuent de cliquer et de jalonner des territoires. « Plus de 3000 titres miniers se sont envolés dernièrement dans la région de Lebel-sur-Quévillon », indique le géologue Patrick Houle.

Selon le rapport annuel 2003-2004 de l'Institut Fraser sur le secteur minier, qui se base sur un sondage réalisé auprès de 159 entreprises, le Québec arrive au quatrième rang — parmi 53 pays, États américains ou provinces canadiennes — des endroits où il est le plus intéressant d'investir. C'est 10 rangs au-dessus de l'Afrique du Sud, où le diamant est en perte de vitesse.

### « FAUX COMME UN DIAMANT DU CANADA »

En 1541, à son troisième voyage d'exploration en Amérique du Nord, Jacques Cartier croit avoir découvert des diamants tout près de son fort de Charlesbourg Royal, à l'extrémité de Cap aux Diamants. La nouvelle a vite enthousiasmé le roi François 1<sup>er</sup> et fait sensation en France. L'ennui, c'est qu'après analyse, la chose ne se révèle être que du quartz. Le nom de Cap Diamant est resté, tout comme l'expression peu flatteuse « faux comme un diamant du Canada ».

## Les autochtones espèrent des retombées plus importantes

LOUISE LEDUC

Jadis plus ou moins laissées-pour-compte, les communautés autochtones se réveillent maintenant très vigilantes lorsqu'il s'agit d'exploitation minière.

Les trois quarts des Territoires du Nord-Ouest font ainsi l'objet de revendications territoriales de la part des autochtones. Les sociétés minières déjà en activité ou approuvées ne sont pas touchées, mais celles qui voudront s'y implanter dans

l'avenir devront négocier leurs conditions.

Au Québec, les entreprises minières qui explorent dans les monts Otish se trouvent sur les territoires de trappe de familles cries. La propriété d'Ashton Mining, par exemple, se trouve sur le territoire des Swallow, dont certains membres passent plusieurs mois par an dans le bois à chasser le caribou, l'orignal et l'ours. Les Amérindiens qui trappent aussi loin se font cependant de plus en plus rares. « Je connais un vieux qui, dans le temps, allait en

canot jusqu'à son territoire de trappe. Aujourd'hui, il est trop vieux et il lui faut deux ans pour économiser l'argent pour se payer le voyage en avion jusque-là, alors il n'y va plus », raconte Jim MacLeod, propriétaire de MacLeod Exploration, qui aide bon nombre d'entreprises minières présentes dans les monts Otish à organiser leurs expéditions.

Par courtoisie, les entreprises tiennent les trappeurs informés de tout développement à venir et sont aussi en étroite liaison avec la communauté crie la plus près, celle de

Mistissini. Globalement, le chef John Longchap se dit assez satisfait de sa relation avec les entreprises minières sur le terrain, bien qu'il aurait préféré voir plus de retombées pour sa communauté à la suite des 18 millions dépensés en 2004 par Ashton Mining. « Ce n'est pas tout d'acheter l'épicerie dans notre communauté et de nous donner quelques emplois. Je leur ai dit que la prochaine fois, nous voudrions discuter avec eux pour voir dans quelle mesure nous pourrions espérer de plus gros contrats. »

M. Longchap sait bien qu'à l'étape de l'exploration les entreprises n'ont pas de permission à demander à Mistissini. « Si une mine de diamants était ouverte, par contre, ils devraient venir vers nous et nous aurions notre mot à dire. Nous voudrions nous assurer, notamment, que le territoire ne sera pas contaminé. »

PLUS

UKRAINE

# Les élections ont exacerbé les tensions linguistiques

Assermenté aujourd'hui, le nouveau président ukrainien, Viktor Iouchtchenko, hérite d'un pays divisé. De retour de Kiev, notre reporter Marie-Claude Malboeuf nous raconte comment les élections ont exacerbé les tensions linguistiques dans l'ancienne république soviétique. Et comment se vit le bilinguisme à l'ukrainienne.



MARIE-CLAUDE MALBOEUF

ENVOYÉE SPÉCIALE

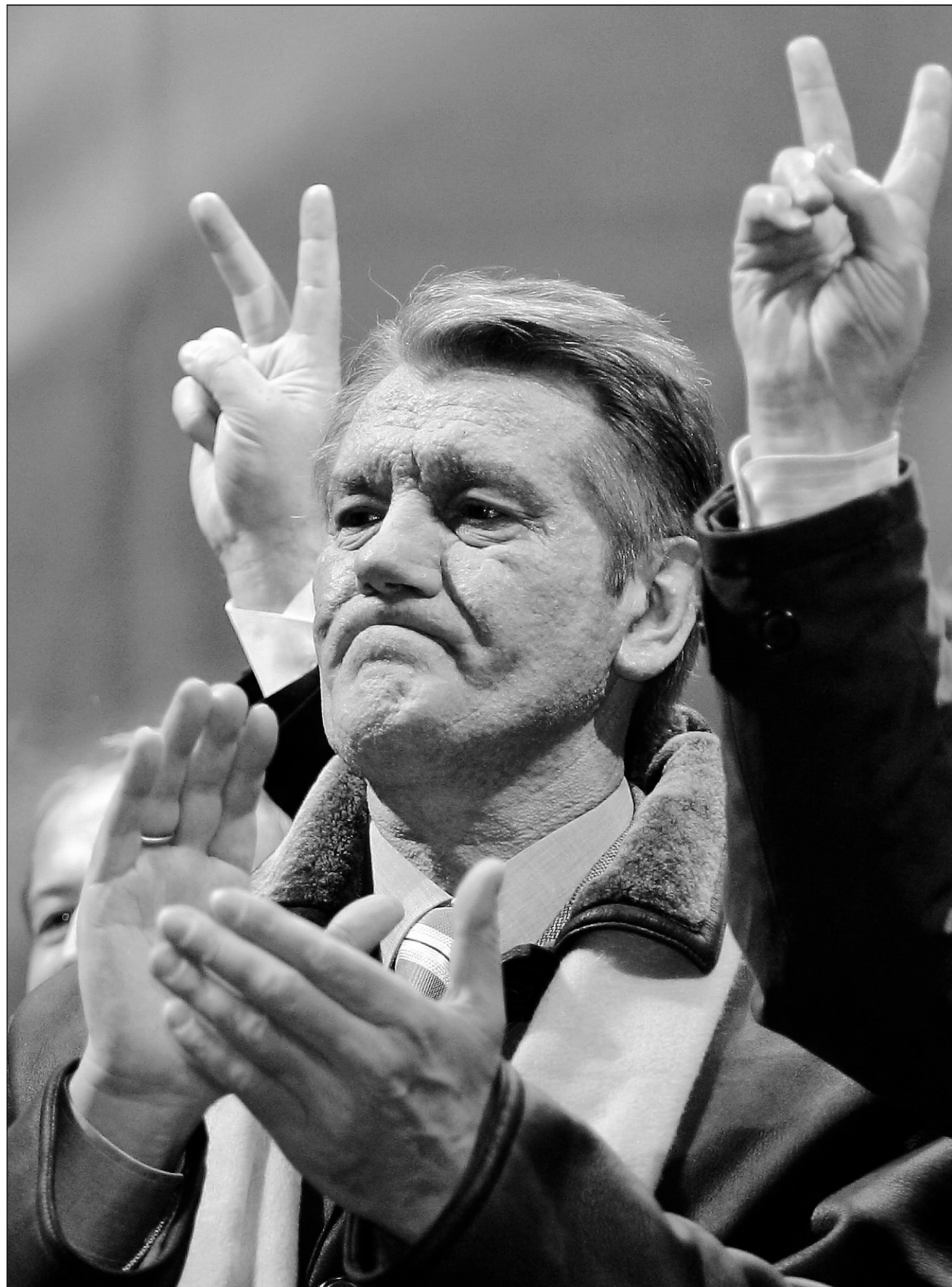
UKRAINE

KIEV et DONETSK – En raison du mauvais temps, l'avion reliant Donetsk à Kiev était cloué au sol lorsque le téléphone cellulaire d'Olesia Oleshko a sonné. La jeune femme a répondu sans y penser. Le problème, c'est qu'elle s'est mise à parler ukrainien : une chose qui ne va pas toujours de soi dans son pays qu'on appelle pourtant « Ukraine ».

Dès qu'Olesia Oleshko a raccroché, une voix russe a fusé. « Ils ont dit : *Ça me va si on s'écrase : il y a une nationaliste à bord !* rapporte la résidente de Kiev. Je n'en revenais pas ! Ce n'est pas parce que la majorité des gens de la région parlent russe que je dois me sentir en danger en parlant la langue officielle de mon pays... »

L'incident, qui remonte au 28 novembre, illustre bien comment la violence des dernières élections a porté un coup au légendaire bilinguisme ukrainien-russe. Aujourd'hui, parler telle ou telle langue est parfois lourd de sens. « Les ukrainophones ont tous voté pour le nouveau président, Viktor Iouchtchenko. Ça n'a pas plu à l'autre camp, qui ne regroupe que des Russes convaincus de faire face à des nationalistes qui brimeront leurs droits. C'est pour ça qu'ils menaçaient de se séparer », explique le journaliste canadien Stepan Bandera, en voie de publier un livre sur son pays d'origine.

« La télé entretient tellement de mythes. On reçoit des russophones qui se montrent surpris de ne pas nous voir dégainer un fusil



Les élections ukrainiennes, finalement remportées par Viktor Iouchtchenko, ont monopolisé l'attention mondiale durant plusieurs semaines. À l'intérieur, elles ont aussi exacerbé les tensions linguistiques entre ukrainophones et russophones.

dès qu'ils ouvrent la bouche ! » commente Ivanna Pinyak, étudiante en sciences politiques à Lvov, à l'autre extrémité du pays.

**Chanteur pop assassiné**  
Dans cette ville, tout près de la

Pologne, ce sont plutôt de jeunes russophones ivres qui ont battu à mort le chanteur populaire ukrainien Igor Bilozir, en 2001. Assis dans le même café, chacun avait tenté d'imposer ses choix musicaux.

En guise de représailles, la municipalité a interdit la musique russe dans les cafés et à la radio. Des murs ont été couverts des mots : « *Moscovites, sortez !* » Et des bandes ont fracassé des vitrines montrant des produits fabri-

qués en Russie. « Il y a des idiots partout, ça ne reflète pas l'attitude générale », nuance un ex-journaliste originaire de la région, Yevhen Hlibovet.

Aux dernières élections, les ultra nationalistes des deux camps ont en effet remporté moins de 0,02 % des voix. Reste que les gens de l'Est russophone se sentent haïs, affirme Taisa Gladchenko, professeure de philosophie à Donetsk. « Ici, tout le monde croit que Iouchtchenko veut entourer la région de barbelés et y mettre le feu », dit-elle.

**Décennies de malheurs**

Peu d'ukrainophones ruminent pourtant leurs décennies de malheurs. Ils semblent avoir oublié que les tsars avaient interdit leur langue. Oublié que Staline a tué huit millions de paysans en provoquant une famine pour éliminer leur culture. Oublié que des millions d'autres nationalistes ont été exécutés ou déportés dans des camps de travail. Et qu'après un bref répit dans les années 60, la répression a repris de plus belle jusqu'à l'indépendance.

« Certains parlent de revanche, mais l'immense majorité des Ukrainiens veulent régler le problème linguistique, pas en créer de nouveaux », commente le philosophe russophone Dimitri Kobrynski, qui parle donc de « tensions artificielles ». « Partout, vous verrez des gens se parler chacun dans leur langue, sans s'en formaliser. Les conflits sont provoqués par les politiciens qui veulent diviser pour mieux régner. Ils sont aussi créés par des puissances qui veulent promouvoir leurs intérêts et garder l'Ukraine dans leur sphère d'influence. »

« Ce n'est pas la langue, mais quelque chose au fond de l'âme, un sentiment d'appartenance qui a divisé les deux Ukraine, renchérit son confrère Myroslav Popovitch, de l'Académie nationale des sciences de Kiev. Les habitants de l'Est et du Sud ressemblent aux populations des villes industrielles d'URSS. Ils ont la culture de l'empire, du travail, et ils ne sentent rien face à l'idée d'une démocratie nationale. La barrière était infranchissable. »

Ailleurs au pays, tout est différent, estime le philosophe, les citoyens des deux cultures ayant été unis par les mêmes idées. « Déjà, les russophones parlent la langue nationale avec plus de plaisir. Une fierté se dessine, dit-il. Avant, plusieurs voyaient l'ukrainien comme une langue folklorique. Aujourd'hui, elle symbolise l'indépendance face à la corruption et à la Russie de Poutine. La conscience nationale est déjà totalement transformée. »

## L'indépendance n'a pas suffi à balayer des siècles d'histoire et d'assimilation

MARIE-CLAUDE MALBOEUF

KIEV – Sur la photo que nous montre Myroslav Popovitch, les deux tresses blondes de Bella Baueman encadrent un large sourire. Mais le philosophe raconte avec plus de fierté encore comment sa petite-fille de 7 ans étudie en ukrainien et le parle chaque jour avec ses parents.

Mais chaque fois que sa mère lui raconte une histoire, la petite résidente de Kiev se met à lui parler russe. « Ici, les livres pour enfants sont surtout publiés en russe. Et beaucoup d'enfants continuent de parler cette langue dans la cour d'école », explique le professeur.

Ainsi va la vie dans l'ancienne république soviétique, où l'indépendance n'a pas suffi à balayer des siècles d'histoire et d'assimilation. Les statistiques le prouvent : en l'an 2000, plus de la moitié des Ukrainiens ne parlaient toujours pas la langue officielle de leur pays. Des nombreux russophones (35 % des 48 millions d'habitants) disent utiliser leur langue à la maison. Et les tiers des autres, les ukrainophones, disent utiliser indifféremment l'une

ou l'autre, même à la maison.

« Le russe a longtemps été associé au prestige, à l'élite, explique le journaliste Stepan Bandera. Les gens sont habitués. Les journaux les plus populaires sont russes. Beaucoup de traductions n'existent qu'en russe. Et si tu allumes la télé, les films sont doublés en russe et ça ne dérange personne. »

Treize ans après avoir gagné leur

**« Le russe a longtemps été associé au prestige, à l'élite (...) Et si tu allumes la télé, les films sont doublés en russe et ça ne dérange personne. »**

indépendance, les ukrainophones n'ont donc presque plus de publications à se mettre sous la dent. Une fois disparues les subventions soviétiques, leurs revues ont pratiquement cessé d'exister : en 1998, elles ne représentaient plus que 12 % de tous les magazines, contre 90 % en 1990. La proportion de journaux en ukrainien a parallèlement chuté de moitié, passant de 70 % à 40 %.

**Barbares ?**

Dans les ministères et les écoles, où la loi impose la langue officielle, les choses ont toutefois beaucoup changé. « J'ai des amis russophones au ministère de la Culture. Chez eux, on parle russe. Mais si je les appelle au travail, ils me parlent exclusivement en ukrainien », raconte Natacha, qui dirige le Centre français de Karkhov.

Dans les écoles, c'est la même histoire. En 1987, on enseignait en ukrainien dans un établissement sur quatre. En 1999, c'était trois sur quatre. Et la majorité des élèves ne s'en plaignent pas, assure le philosophe Dimitri Kobrynski : « Même si la plupart d'entre eux ont d'abord appris le russe, ils connaissent leur histoire, ils savent qu'ils sont d'origine ethnique ukrainienne. Ils ont une identité floue. Pour eux, lire et

apprendre l'ukrainien devient donc une façon de se réaliser. Ça les aide à se donner une identité comme citoyens d'un pays qui n'est pas la Russie. »

Son confrère, Vadim Menzhulin, voit les choses d'un autre oeil, lui qui est né dans l'Est, à l'ombre de Moscou, et qui habite maintenant la capitale, où les rares écoles russes lui semblent toutes trop éloignées. « Contrairement à moi, ma fille de 10 ans apprend donc sa langue comme langue seconde. C'est clair qu'elle n'écrira jamais le russe aussi bien que l'ukrainien. Or, la personne qui ne maîtrise pas parfaitement sa langue n'est pas vraiment instruite : elle est barbare. »

Professeur à l'Université Kiev-Mohyla, le philosophe s'offusque de devoir lui-même enseigner et rédiger en ukrainien. « Ce n'est pas comme si j'étais un immigrant. Je devrais pouvoir tout faire dans ma langue, pas seulement mes affaires personnelles. Ce serait bon pour moi, mais aussi pour mes étudiants puisque j'écrirais de meilleures présentations. »

Chose certaine, les linguistes ont beaucoup à faire en Ukraine. Car si les russophones se font depuis longtemps regarder de haut lorsqu'ils vont à Moscou, les ukrainophones n'ont même pas de modèle, le développement de leur langue ayant été entravé par de constantes conquêtes. La grammaire et l'orthographe ont même été modifiées à répétition pour ressembler davantage au russe.

Résultats : des journaux truffés d'erreurs et une grande confusion. « Beaucoup de gens utilisent un cocktail de russe et d'ukrainien. On appelle ça le *surzhik*, expose Vadim Menzhulin. Chacun mélange les mots à sa manière. Finalement, on est si bilingue, que beaucoup de gens ne savent pas toujours ce qu'ils parlent ! »

Finalement, on est si bilingue que de jeunes auteurs écrivent un roman en ukrainien, et le suivant en russe, se réjouit au contraire l'écrivain Andreï Kourkov (pour sa part traduit en plusieurs langues). « Si les deux langues peuvent continuer de coexister, dit-il, ça deviendra une richesse. »

# LA PRESSE D'AILLEURS

PLUS



PHOTO LARRY DOWNING, REUTERS

La nouvelle secrétaire d'État des États-Unis, Condoleezza Rice, et le président des États-Unis, George W. Bush, lors de la visite d'un poste d'observation en Corée du Sud, le 20 février 2002. M<sup>me</sup> Rice occupait alors la fonction de conseillère à la Sécurité nationale. Dans son nouveau poste, M<sup>me</sup> Rice aura pour tâche de redéfinir la politique étrangère des États-Unis, notamment les rapports devenus chaotiques avec l'Europe.

## George W. Bush va-t-il et veut-il renouer avec l'Union européenne?

Il sera en Europe le 22 février; pourquoi? se demandent les observateurs



RÉAL PELLETIER

Le président des États-Unis, George W. Bush, se rendra à Bruxelles le 22 février, premier grand voyage international de son second mandat. Pour y faire quoi au juste? Certains attendent de cette démarche la première illustration, grandeur réelle, de ce que sera la politique étrangère de Bush II, confiée désormais à Condoleezza Rice.

Tout au plus décèle-t-on dans cette initiative une sensibilité de la Maison-Blanche au reproche qui lui a été fait durant le premier mandat d'avoir saboté ses rapports avec l'Europe. Mais de là à anticiper un rapprochement significatif, il y a une marge. Car les dossiers chauds à l'origine des frictions transatlantiques — la guerre d'Irak principalement, mais aussi la situation post-Arafat au Proche-Orient — sont si instables qu'ils peuvent, selon l'orientation qu'ils prendront dans le mois qui vient, provoquer aussi bien un rapprochement qu'une accentuation de l'écart entre ces deux alliés traditionnels. Des dossiers plus récents s'ajoutent au contentieux: la nucléarisation de l'Iran et l'intention européenne de lever l'embargo sur la vente d'armes à la Chine. Sans compter les bonnes vieilles chicanes commerciales, la plus impressionnante se produisant à ce moment-ci autour du financement étatique des constructeurs aéronautiques Airbus et Boeing.

### Bonne volonté

Chose certaine, George W. Bush le souhaitait, ce voyage du 22 février en Europe. À peine élu en novembre dernier, rapporte *The Economist*, M. Bush s'en ouvrait au premier ministre britannique, Tony Blair, de loin son interlocuteur européen

le plus réceptif. Un diplomate européen y a vu l'intention de la Maison-Blanche de substituer la diplomatie à la force, la politique à la guerre.

On constate que durant le premier mandat, Condoleezza Rice a plus souvent fait corps avec les durs que furent le vice-président Dick Cheney et le secrétaire à la Défense, Donald Rumsfeld, qu'avec son pré-décesseur au secrétariat d'État, Colin Powell. On se dit, par contre, que M<sup>me</sup> Rice a l'oreille du président et qu'elle est fondamentalement internationale plutôt qu'unilatéraliste. *The Economist* rappelle qu'en 2000, M<sup>me</sup> Rice et son adjoint principal, Bob Zoellick, écrivaient dans *Foreign Affairs* qu'il fallait « travailler avec les Européens » et « revoir les rapports des États-Unis avec les partenaires et les alliés ». L'intention était là, mais c'est la crise engendrée par les attentats dans Manhattan et au Pentagone qui a chambardé le programme.

Cela dit, renouer avec l'Europe n'est pas une mince affaire. Le ministre français des Affaires étrangères, Michel Barnier, a sa façon de voir les choses: « Les États-Unis ne peuvent pas rester seuls, pendant les 30 prochaines années, confrontés aux problèmes du monde », explique-t-il dans une entrevue au *New York Times*. « De temps en temps, il peut être utile qu'on s'écoute de part et d'autre. » Tout timide qu'il soit, le message est là.

### Vu de Washington

Le hic, réplique Wayne Merry, ex-haut fonctionnaire du secrétariat d'État et du Pentagone et dirigeant de l'American Foreign Policy Council, c'est que pour Washington, l'Europe, c'est un problème — ou un jeu de problèmes — à résoudre plutôt qu'un partenaire susceptible de résoudre les problèmes.

Pour beaucoup de décideurs américains, écrit M. Merry dans *International Herald Tribune*, l'Europe est une réalité du passé, un lieu intéressant à visiter même s'il est cher. Ce qui intéresse Washington, ce

sont les points chauds: le Moyen-Orient, la Corée du Nord, l'Afrique; les dossiers transnationaux comme le terrorisme, la prolifération nucléaire, le sida, l'environnement; et les pays d'avenir comme la Chine et l'Inde.

Washington aimerait bien pouvoir compter sur l'Europe pour la guerre contre le terrorisme et contre les « États voyous », mais l'Europe ne s'intéresse guère à ces réalités déplorables. Et M. Merry d'ajouter: « L'Europe est de plus en plus éclipsée par l'Asie. Comme peuple orienté vers l'avenir, les Américains aimeraient bien conclure un partenariat avec l'Europe mais jugent que négocier avec la Chine est plus important. » L'auteur ajoute enfin que les États-Unis se détachent de plus en plus de leurs racines européennes et deviennent de plus en plus une « nation globale ».

### Divergences

Toute la communauté intellectuelle anglo-saxonne ne partage pas cette vision des choses. Timothy Garton Ash, partagé entre le St. Antony's College à Oxford et l'Hoover Institution à Stanford, est convaincu que l'Union européenne conserve un rôle important à jouer dans les affaires internationales. Il est d'avis que le simple fait pour l'UE de négocier l'adhésion de la Turquie constitue « une plus grande contribution à la guerre au terrorisme que ne l'est l'occupation de l'Irak menée par les États-Unis ». Pendant que l'Irak est devenu terre de prédilection des terroristes islamistes, l'ouverture de l'UE à la Turquie au contraire envoie le message clair que l'Europe n'est pas un « club chrétien » fermé et qu'une grande société musulmane comme la Turquie est conciliable avec une société libérale, ainsi qu'avec ses règles et pratiques de démocratie libérale moderne.

Les Américains, ajoute l'auteur, sont venus à voir l'Amérique comme incarnant le pouvoir et l'Europe la faiblesse, comme le fait l'historien Robert Kagan. Ce n'est vrai qu'au plan militaire, et encore:

Staline ridiculisait le Vatican en comptant ses divisions militaires, mais ce sera le pape qui aura défait Staline en fin de compte.

Au plan économique, poursuit Timothy Garton Ash, le PIB additionné des 25 membres de l'Union européenne vaut 11 000 milliards de dollars américains, soit environ celui des États-Unis.

### Soft power

Et l'Union européenne projette aussi une image forte, quoique peu tangible, que l'auteur qualifie de « pouvoir doux » (*soft power*). Le mode de vie de l'Europe, sa culture, ses sociétés exercent beaucoup d'attrait sur ses voisins, alors que les façons de faire de l'administration Bush ont déclenché de l'hostilité envers les États-Unis un peu partout dans le monde. Mais surtout, l'Europe exerce actuellement un « pouvoir d'induction »: l'Europe grandit, mais non les États-Unis. Haïti ne peut espérer devenir Hawaii; on empêche Porto Rico de devenir le 51<sup>e</sup> État. Mais l'Ukraine entre-temps espère suivre l'exemple de la Pologne et se joindre à l'Europe. On a vu en Europe centrale et en Europe de l'Est et on voit dans les Balkans et en Turquie des gens qui souhaitent adhérer à l'Europe.

Selon Timothy Garton Ash, l'histoire de l'Union européenne est l'histoire de l'expansion de la liberté: six démocraties au départ, 12 ensuite incluant trois anciennes dictatures du sud de l'Europe; 25 ensuite incluant des ex-pays communistes; et en attente maintenant des pays des Balkans, la Turquie et éventuellement l'Ukraine. « Mais en négligeant de reconnaître le vrai pouvoir de l'Europe, les États-Unis écartent ce qui peut être le meilleur allié du plus imposant projet de notre temps: le progrès de la liberté dans le monde. »

L'expansion de la liberté dans le monde, c'était le thème du discours de George W. Bush, le jour de sa prestation de serment, jeudi dernier. M. Garton Ash publiait ses propos dans le *New York Times* du 17 décembre 2004.

THE WALL STREET JOURNAL

### Solution

Tout près qu'il soit des intérêts pétroliers, le président Bush demeure assez lucide pour constater le dégoût croissant qu'inspire dans le monde la consommation d'hydrocarbures, grands coupables de l'effet de serre, lui-même générateur de réchauffement de la planète. Aussi le chef de la Maison-Blanche entend-il promouvoir les nouvelles technologies du nucléaire comme solution de rechange. L'occasion: la formulation d'une politique de l'énergie attendue durant le mandat qui s'amorce. M. Bush s'en est ouvert dans une entrevue accordée au *Wall Street Journal* il y a une quinzaine. Le sénateur républicain Pete V. Domenici, qui préside le Comité sénatorial sur l'énergie, a salué l'ouverture du président. Il anticipe déjà des avantages financiers consentis aux exploitants d'une nouvelle génération de centrales nucléaires. Le nucléaire compte déjà pour 20% du parc d'électricité des États-Unis, contre 51% pour le charbon et 17% pour le gaz naturel. Le nucléaire ne pollue pas l'air et ne libère pas de dioxyde de carbone, mais le traitement de ses résidus fait problème. Washington a les yeux sur le mont Yucca, au Nevada, pour l'enfouissement des déchets nucléaires, mais l'opposition est forte. John W. Rowe, président d'Exelon, le plus important propriétaire de centrales nucléaires aux États-Unis, est convaincu que le président saura remédier au problème.

THE BOSTON GLOBE

### Imagination

Nos voisins du Sud ne sont pas à court d'imagination quand il s'agit de trouver solution à un problème. Le Massachusetts compte emboîter le pas à la Californie, à l'Arizona et à la Virginie en ouvrant aux véhicules hybrides (électricité / essence) les voies réservées de son réseau routier. Un total de 250 000 de ces véhicules hybrides circulent déjà aux États-Unis, la Prius, de Toyota, comptant parmi les plus populaires avec ses 48 milles au gallon. On prévoit qu'en 2010, il existera 50 modèles de ces véhicules hybrides en circulation. Et l'initiative d'un privilège routier pour les hybrides a pour objet d'accélérer la mutation, ce qui ne peut que satisfaire les écologistes. Pour l'instant toutefois, seule la Virginie prend le risque d'appliquer pareil programme, puisque le Congrès doit accorder l'autorisation de semblable initiative et qu'il ne l'a pas fait.

THE ECONOMIST

### Intégration

*The Economist* suit périodiquement, mieux que la plupart des grands médias anglosaxons, la trajectoire québécoise. Dans un récent article intitulé « We are tous Québécois », le magazine britannique décrit comment les anglophones du Québec, après les ruades post-1976, ont finalement appris à « vivre et aimer » en français. Il constate que plus des deux tiers des 750 000 anglophones du Québec peuvent aujourd'hui parler français, soit le double de ce qu'était la situation dans les années 70. Les nouveaux jeunes anglos apprennent le français mieux et plus jeunes, certains parents envoyant leurs enfants à l'école française. Pour les anglophones, ce fut une ouverture au point où 25% d'entre eux vivent aujourd'hui avec un partenaire francophone.

INTERN. HERALD TRIBUNE

### Insolation

Les dangereux maniaques anti-hiver à la Homier-Roy — goutte au nez en septembre, insupportable frisson en octobre et gel des orteils en novembre — trouveront peut-être, par l'imagination allemande, chaussure à leur pied: de gigantesques dômes reconstituant le Sud en toute saison, avec plages, forêts tropicales et ambiance culturelle idoine. Notre Biodôme quoi, mais plutôt pour les *snow-birds* que pour les curieux. Comme tout le monde — y compris dans la riche société allemande — n'a pas les moyens de fréquenter les plages du Sud à la fête des Rois, des Allemands se ruent sous un gigantesque dôme, au sud de Berlin, abritant un paradis climatique. Estival. Tropical. Pour les Allemands, c'est un accident providentiel: le dôme devait accueillir la réanimation du dirigeable Zeppelin comme transporteur commercial, mais l'entrepreneur a fait faillite. On a récupéré le dôme pour en faire un lieu d'été en hiver. Le Québec pourrait récupérer l'idée: avec Pierre Bourque, initiateur du Biodôme, comme concepteur; et André Caillé comme animateur; lui qui veut vendre de l'énergie à tout le monde.

# LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE

ENCORE PLUS QUE DU TALENT, DE L'INTELLIGENCE, MÊME DU GÉNIE, L'EXCELLENCE NAÎT DE L'EFFORT

## Jasey-Jay Anderson

C'est sous une pluie morne et glaciale que Jasey-Jay Anderson a remporté la médaille d'or de slalom géant parallèle des Championnats du monde de surf des neiges, mardi dernier à Whistler, en Colombie Britannique. Montagne et neige, glissade et vitesse sont les éléments naturels d'un athlète qui a passé sa vie jusqu'ici à dépasser ses limites. Ce jeune champion a été choisi personnalité de la semaine par *La Presse*.

ANNE RICHER

La majorité des photos nous le montrent, les bras allongés comme les ailes d'un avion en rase-mottes, filant à vive allure sur un tapis de froidure, dans sa quête des fractions de secondes qui feront la différence entre une médaille d'or et une deuxième place.

Le sport chez les Anderson est un mode de vie. Malgré les commotions cérébrales qu'a eues JJ (une à Whistler et une autre au Chili), ses parents restent confiants : « Oui, parfois on a un pincement au cœur lorsqu'on le voit par exemple culbuter sur le dos. On ne veut pas qu'il se blesse. On est tous dans la même galère », témoigne son père.

La famille Anderson est installée à Mont-Tremblant depuis 1970. Jay Anderson, le père, est originaire de Wakefield. On le connaît surtout pour les maisons en bois rond qu'il construit à Val-Morin. L'école de ski de Tremblant est à l'origine de son histoire d'amour avec Michelinie. Mariés, ils ont eu deux garçons: l'aîné, Jayme-Jay, et Jasey-Jay.

Cette « galère » dont il parle, c'est aussi la victoire partagée. Le journaliste sportif Simon Drouin a fait remarquer déjà la modestie du champion, qui rend hommage à tout le monde avant de s'accorder le crédit de la victoire. Son père confirme que la famille et les amis entourent le jeune homme d'une attention particulière, sinon affectueuse. « C'est un garçon posé et sage qui a bon caractère », nous confie le père.

Il s'agissait des premiers championnats du monde de surf des neiges à se tenir en Amérique du Nord. La victoire d'un Québécois prenait alors une importance accrue. Jasey-Jay déclare: « Il y a longtemps que j'attendais quelque chose comme ça! Je me sentais très bien, en forme, et j'avais très confiance en mon nouvel équipement. » C'est un début d'année 2005 prometteur, car Manon, sa conjointe depuis près de 10 ans, est enceinte d'un futur petit Anderson. « Manon est aussi une athlète, dit-il. L'enfant qui s'en vient a de bonnes chances d'en être un aussi, non? » En dehors de la planche à neige, il a une autre passion: l'agriculture. Sa bleuëtière est un projet, une réalisation à long terme, qui

sera l'occupation principale du couple Anderson plus tard. Pas à 65 ans. « La carrière de surf s'arrête à la mi-trentaine, comme pour le ski alpin, mais je vais arrêter si Manon en a assez ou si je pense que je ne pourrai plus atteindre mes objectifs. Donc jusqu'en 2010, si le cœur et le corps suivent. »

### Petit bonhomme de neige

Il est né le 13 avril 1975 à Mont-Tremblant. Très tôt, ses parents lui ont enseigné le ski alpin. « À 14 et 15 ans, dit son père, il faisait déjà du ski partout dans le monde. À l'école, en sport, il gagnait toutes les médailles. » C'est à peu près à la même époque qu'il a découvert la planche à neige, au centre de ski Belle-Neige. « C'était un sport nouveau et il s'y est mis parce que tout le reste devenait trop simple. » Sa détermination de devenir planchiste professionnel date de l'adolescence. Cependant, comme on ne sait jamais ce que la vie nous réserve, son père l'a mis au défi. « C'était une entente entre nous. Il déciderait de son avenir après le cégep, à 18 ans. Il devrait abandonner son rêve sportif s'il ne pouvait pas le faire lui-même. Il a travaillé et gagné l'argent de ses billets d'avion. On l'a aidé par la suite et on l'a encouragé à 100%. »

L'école, ce n'était pas sa force, mais c'était le lieu de retrouvailles avec ses amis.

Dans n'importe quelle discipline sportive, même celles de l'été, falaise, kayak, vélo de



« C'était un sport nouveau et il s'y est mis parce que tout le reste devenait trop simple. »

PHOTO DENIS COURVILLE, LA PRESSE ©

### QU'EST-CE QUE LE BONHEUR?

« Dans l'ordre: un bébé qui va naître au printemps, une médaille d'or et une récolte de bleuets en août. »

### QUELLE EST LA CLEF DE LA VICTOIRE?

« La planche. Une planche conçue par Bruce Varsava. Des secrets bien gardés. »

montagne, l'athlète est toujours en avant. Il ouvre la voie, il excelle. Il cherche toujours à expérimenter.

Il maintient une forme physique exceptionnelle mais, avant tout, il conserve le besoin irrésistible d'être en compétition avec lui-même, de se dépasser.

« C'est incroyable! » s'exclame son père face aux succès actuels.

La tribu Anderson au grand complet partage la même fierté.



Retrouvez **La personnalité de la semaine**

La Presse/Radio-Canada demain matin



**René Homier-Roy**  
C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN  
du lundi au vendredi  
de 5h à 9h



**Michel Viens**  
MATIN EXPRESS  
du lundi au vendredi  
de 6h à 10h

